

ENTRE PAYSANS

*D'après la publication n°5
des TEMPS NOUVEAUX*

7^{ème} édition, de 1897.

Jacques: Tiens, cela tombe bien! Il y a longtemps que je désirais te parler et je suis content de te rencontrer... Ah! Pierre, Pierre! Qu'ai-je appris sur ton compte! Quand tu étais au pays, tu étais un brave fils modèle des jeunes gens de ton âge... Ah ! si ton père vivait encore...

Pierre: Jacques, pourquoi me parlez-vous ainsi? Qu'ai-je fait pour mériter vos reproches? Et pourquoi mon pauvre père serait-il mécontent de moi?

Jacques: Ne t'offense pas de mes paroles, Pierre. Je suis vieux et je te parle pour ton bien. Et puis, j'étais si ami avec le vieil André, ton père, que de te voir prendre une mauvaise voie, cela me chagrine comme si tu étais mon propre fils, surtout quand je pense aux espérances que ton père avait fondées sur toi et aux sacrifices qu'il a faits pour te laisser un nom sans tache.

Pierre: Mais que dites-vous, Jacques? Ne suis-je pas par hasard un honnête travailleur? Je n'ai jamais fait de mal à personne, et même, excusez-moi si je le dis, j'ai toujours fait autant de bien que j'ai pu; pourquoi donc mon père aurait-il à rougir de moi? Je fais mon possible pour m'instruire et devenir meilleur, je cherche, avec mes compagnons, à porter remède aux maux qui nous affligent tous; en quoi don mon cher Jacques, ai-je mérité vos reproches? '

Jacques: Ah! ah! nous y voilà. Eh! bien! Je le sais bien que tu travailles et que tu aides ton prochain, Tu es un brave garçon, tout le monde le dit au pays. Mais il n'en est pas moins vrai que tu as été plusieurs fois en prison. On prétend que les gendarmes te surveillent et que, seulement à se montrer sur la place avec toi, on risque de s'attirer des désagréments... Qui sait si je ne me compromets pas moi-même en ce moment... Mais je te veux du bien et je tee parlerai quand même; Pierre, écoute les conseils d'un vieillard: crois-moi, laisse les messieurs qui n'ont rien à faire [que] parler politique, et toi, pense à travailler et à bien agir, De cette manière, tu vivras tranquille et heureux, sinon tu perdras ton âme et ton corps. Écoute-moi: laisse là les mauvaises compagnies. Ce sont elles, on le sait, qui détournent les pauvres garçons.

Pierre: Jacques, croyez-moi, mes compagnons sont de braves gens; le pain qu'ils mangent leur coûte des larmes et est arrosé de leur sueur. Laissez-en dire du mal par les patrons, qui voudraient nous sucer jusqu'à la dernière goutte de notre sang et nous traient ensuite de canailles et de gibier de galère si nous cherchons à améliorer notre sort, à nous soustraire à leur tyrannie. Mes compagnons et moi, nous avons été en prison, c'est vrai, mais c'était pour une cause juste; nous irons encore, et peut-être nous arrivera-t-il quelque chose de pire, mais ce sera pour le bien de tous, et parce que nous voulons détruire les injustices et la misère. Et vous qui avez travaillé toute votre vie et souffert comme nous de la faim, vous qui serez peut-être forcé d'aller mourir à l'hôpital quand vous ne pourrez plus travailler, vous ne devriez pas vous mettre avec les messieurs et le gouvernement pour tomber sur ceux qui cherchent à améliorer le sort des pauvres gens.

Jacques: Mon cher enfant, je sais bien que le monde va mal, mais vouloir le changer, c'est comme si tu voulais redresser les jambes à un chien cagneux. Prenons-le donc comme il est, et prions Dieu qu'au moins la soupe ne nous manque point. Il y a toujours eu des riches et des pauvres; nous qui sommes nés pour travailler, nous devons travailler et nous contenter de ce que Dieu nous envoie, sinon c'est au détriment de la paix et de l'honneur.

Pierre: Et que me parlez-vous d'honneur! Les messieurs, après nous avoir tout enlevé, après nous avoir contraints à travailler comme des animaux pour gagner un morceau de pain, tandis qu'ils vivent, eux de nos sueurs sans rien faire, dans la richesse et dans la débauche; les messieurs viennent ensuite dire que nous devons, pour être d'honnêtes gens, supporter volontiers notre sort et les voir s'engraisser à nos dépens. Si, au lieu de cela, nous nous rappelons que nous sommes des hommes, et que celui qui travaille a le droit de manger, alors nous sommes des bandits, les gendarmes nous traînent en prison et les prêtres, par surcroît, nous envoient en enfer.

Laissez-moi vous le dire, Jacques, à vous qui n'avez jamais sucé le sang de votre semblable: les vrais bandits, les gens sans honneur sont ceux qui vivent d'oppression, ceux qui se sont emparés de tout ce qui est sous le soleil, qui, à force de persécutions, ont réduit le peuple à l'état de troupeau de moutons qui se laissent tranquillement tondre et égorger. Et vous vous mettriez avec ces gens-là pour nous tomber dessus! Ce n'est donc pas assez qu'ils aient pour eux le gouvernement qui, étant fait par les riches et pour les riches, ne peut que les soutenir; faut-il encore que nos propres frères, les travailleurs, les pauvres, se ruent sur nous, parce que nous voulons qu'ils aient du pain et la liberté,

Ah! Si la misère, l'ignorance forcée, les habitudes contractées pendant des siècles d'esclavage n'expliquaient pas ce fait douloureux, je dirais que ce sont eux qui sont sans honneur et sans dignité, ces pauvres qui se font les suppôts des oppresseurs de l'humanité, et non pas nous qui sacrifions ce misérable morceau de liberté pour tâcher de réaliser l'état où tous seront heureux.

Jacques: Oui, certainement, tu dis de belles choses; mais, sans la crainte de Dieu, on ne fait rien de bon. Tu ne m'en feras pas accroire. J'ai entendu parler notre saint homme de curé, et il disait que toi et tes compagnons vous êtes une bande d'excommuniés; j'ai entendu M. Antoine, qui a étudié et qui lit toujours les journaux, et lui aussi prétend que vous êtes ou des fous ou des bandits qui voudriez manger et boire sans rien faire, et qui, au lieu de réaliser le bien des travailleurs, empêchez les messieurs d'arranger les choses le mieux possible.

Pierre: Jacques, si nous voulons raisonner, laissons en paix Dieu et les saints, parce que, voyez-vous, le nom de Dieu sert de prétexte et de justification à tous ceux qui veulent tromper et opprimer leurs semblables. Les rois prétendent que Dieu leur a donné le droit de régner, et quand deux rois se disputent un pays, ils prétendent tous les deux être les envoyés de Dieu. Dieu, cependant, donne raison à celui qui a le plus de soldats et les meilleures armes. Le propriétaire, l'exploiteur, l'accapareur, tous parlent de Dieu. Le prêtre catholique, le protestant, le juif, le musulman se disent aussi représentants de Dieu; c'est au nom de Dieu qu'ils se font la guerre et essaient chacun de faire arriver l'eau à leur moulin. Du pauvre, aucun d'eux ne s'inquiète. A les entendre, Dieu leur aurait tout donné et nous aurait condamnés, nous, à la misère et au travail. A eux le paradis dans ce monde et dans l'autre; à nous l'enfer sur cette terre, et le paradis seulement dans l'autre monde, si toutefois nous avons été des esclaves bien obéissants.

Écoutez, Jacques, dans les affaires de conscience, je ne veux pas entrer et chacun est libre de penser comme il veut. Quant à moi, je ne crois ni à Dieu, ni à toutes les histoires des prêtres, parce que, de toutes les religions dont les prêtres prétendent être en possession de la vérité, aucune ne peut fournir des preuves en faveur des dogmes qu'elle affirme. Moi aussi, je pourrais, si je voulais, inventer un tas de sornettes et dire que celui qui ne me croira pas et ne m'obéira pas sera condamné aux peines éternelles. Vous me traiteriez d'imposteur, mais si je prenais un enfant, si je lui disais toujours la même chose sans que personne pût lui dire le contraire, évidemment il croirait en moi, de même que vous croyez en votre curé.

Mais, en somme, vous êtes libre de croire si bon vous semble; cependant, ne venez pas me raconter que c'est Dieu qui veut que vous travaillez et souffriez de la faim, que vos fils deviennent maigres et malades faute de pain et de soins, que vos filles soient exposées à devenir les maîtresses de votre patron parce qu'alors je dirais que votre Dieu est un assassin.

Si Dieu existe, ce qu'il veut, il ne l'a dit à personne. Pensons donc à faire dans ce monde notre bonheur et celui de nos semblables. S'il y avait un Dieu dans l'autre monde, et que ce Dieu est juste, il ne nous en voudrait pas d'avoir lutté pour faire du bien, au lieu d'avoir fait souffrir ou permis qu'on fît souffrir des hommes, qui, d'après ce que dit le curé, sont tous des créatures de Dieu, et par conséquent nos frères.

Et puis, croyez-moi, aujourd'hui que vous êtes pauvre, Dieu vous condamne au labeur le plus pénible; si demain vous réussissez à gagner beaucoup d'argent par un moyen quelconque, même en l'action la plus vile, vous acquerez immédiatement le droit de ne plus travailler, de rouler carrosse, de maltraiter les paysans, de séduire les filles du pauvre... et Dieu vous laissera faire, comme il laisse faire votre patron.

Jacques: Par ma foi! depuis que tu as appris à lire et à écrire et que tu fréquentes les citadins, tu es devenu si beau parleur que tu embrouillerais un avocat. Et, à te parler franc, tu as dit des choses qui m'ont produit une certaine impression. Figure-toi que ma fille, Rosine, est déjà grande. Elle a trouvé un bon parti, un brave jeune homme qui l'aime; mais, tu comprends, nous sommes pauvres; il faudrait fournir le lit, le trousseau et un peu d'argent pour lui ouvrir une boutique; car le gars est serrurier, et s'il pouvait sortir de chez le patron qui le fait travailler presque pour rien et se mettre à son compte, il aurait les moyens d'élever la famille qu'il se créerait. Mais je n'ai rien, lui non plus. Le patron pourrait m'avancer un peu d'argent que je lui rendrais peu à peu. Eh bien! le croirais-tu? Quand je lui ai parlé de la chose, il m'a répondu en ricanant que c'étaient des affaires de charité et que cela regardait son fils. Le jeune patron, en effet, est venu nous trouver; il a vu Rosine, lui a caressé le menton et nous a dit que justement il avait à sa disposition un trousseau qui avait été fait pour une autre: Rosine n'avait qu'à venir le chercher elle-même. Et il avait dans ses yeux, tandis qu'il disait cela, un tel regard que j'ai failli faire un malheur... Oh! si ma Rosine... Mais laissons cela...

Jacques: ...je suis, vieux et je sais que ce monde est infâme, mais ce n'est pas une raison pour devenir, nous aussi, des coquins... Enfin, est-il vrai, oui ou non, que vous voulez prendre leurs biens à ceux qui possèdent?

Pierre: A la bonne heure! voilà comme je vous aime. Quand vous voudrez savoir quelque chose intéressant les pauvres, ne le demandez point aux messieurs. Ils ne vous diront jamais la vérité, car personne n'aime à parler contre soi-même. Et si vous désirez savoir ce que veulent les socialistes, demandez-le à moi ou à mes compagnons et non pas à votre curé ou à M. Antoine. Cependant, quand le curé vous parlera de ces choses, demandez-lui donc un peu pourquoi vous, qui travaillez, vous ne mangez que de la soupe tandis que lui, qui reste toute la journée sans rien faire, mange de bons poulets rôtis avec ses neveux; demandez-lui donc encore pourquoi il est toujours avec les riches et ne vient chez vous que pour prendre quelque chose; pourquoi il donne toujours raison aux messieurs et aux gendarmes, et pourquoi, au lieu d'enlever aux pauvres gens leur pain de la bouche sous prétexte de prier pour les âmes des morts, il ne se met pas à travailler afin d'aider un peu les vivants et n'être plus à charge aux autres. Quant à M. Antoine, qui est jeune, robuste, instruit, et qui passe son temps à jouer au café et à bavarder sur la politique, dites-lui qu'avant de parler de nous, il cesse donc de mener une vie de fainéant et qu'il apprenne ce que sont le travail et la misère.

Jacques: Là-dessus, tu as pleinement raison; mais revenons à la question. Est-il vrai, oui ou non, que vous voulez voler les biens de ceux qui possèdent?

Pierre: Ce n'est pas vrai: nous ne voulons rien voler du tout, nous; mais nous désirons que le peuple prenne la propriété des riches pour la mettre en commun au profit de tous.

En faisant cela, le peuple ne volera pas la fortune des autres, mais rentrera simplement dans la sienne.

Jacques: Comment donc! Est-ce que par hasard la propriété des messieurs est la nôtre?

Pierre: Certainement; c'est notre propriété, c'est la propriété de tous. Qui donc l'a donnée aux messieurs? Comment l'ont-ils gagnée? Quel droit avaient-ils de s'en emparer, et quel droit ont-ils de la conserver?

Jacques: Mais ce sont leurs ancêtres qui la leur ont laissée.

Pierre: Et qui l'avait donnée à leurs ancêtres? Comment! Voilà des hommes plus forts ou plus heureux qui se sont emparés de tout ce qui existe, qui ont contraint les autres à travailler pour eux; non contents de vivre eux-mêmes dans l'oisiveté, en opprimant et en affamant la plus grande partie de leurs contemporains, ils ont laissé à leurs fils et petits-fils ta fortune qu'ils avaient usurpée, condamnant ainsi toute l'humanité future à être l'esclave de leurs descendants, qui, du reste, énervés par l'oisiveté et par la longue pratique du pouvoir, seraient incapables aujourd'hui de faire ce qu'ont fait leurs pères... Et cela vous paraît juste?

Jacques: S'ils se sont emparés de la fortune par la force, alors non. Mais les messieurs disent que

leurs richesses sont le fruit du travail, et il ne me paraît pas juste d'enlever à quelqu'un ce qu'il a acquis au prix de ses fatigues.

Pierre: Toujours la même histoire! Ceux qui ne travaillent pas et qui n'ont jamais travaillé parlent toujours au nom du travail.

Mais, dites-moi, comment se sont produits et qui a produit la terre, les métaux, le charbon, les pierres elle reste? Certainement, ces choses, soit que Dieu les ait faites, soit plutôt qu'elles soient l'œuvre spontanée de la nature, nous les trouvons tous en venant au monde; donc elles devraient servir à tous. Que diriez-vous si les messieurs voulaient s'emparer de l'air; pour eux, et nous en donner à nous seulement un peu, et du plus corrompu, en nous le faisant payer par notre travail et nos fatigues? Or, la seule différence qu'il y a entre la terre et l'air, c'est que la terre ils ont trouvé le moyen de s'en emparer et de se la partager, tandis qu'ils n'ont pu le faire avec l'air; mais croyez bien que si la chose était possible, il en serait de l'air comme de la terre.

Jacques: C'est vrai, cela me paraît juste: la terre et toutes les choses que personne n'a faites devraient appartenir à tous... Mais il y a des choses qui ne se sont pas faites toutes seules.

Pierre: Certainement, il y a des choses qui sont produites par le travail de l'homme. Mais, en bonne justice, ces choses devraient appartenir à celui qui les a produites. Par quel miracle se trouvent-elles précisément dans les mains de ceux qui ne font rien et qui n'ont jamais rien fait?

Jacques: Mais les messieurs prétendent que leurs pères ont travaillé et épargné.

Pierre: Et ils devraient dire au contraire que leurs pères ont fait travailler les autres sans les payer, justement comme on fait aujourd'hui. L'histoire nous enseigne que le sort du travailleur a toujours été misérable et que celui qui a travaillé sans frustrer les autres n'a jamais pu faire d'économies et même n'a eu jamais assez pour manger à sa faim.

Voyez l'exemple que vous avez sous les yeux: tout ce que les travailleurs produisent ne s'en va-t-il pas dans les mains des patrons qui s'en emparent? Aujourd'hui, un homme achète pour quelques francs un coin de terre inculte et marécageuse; il y met des hommes auxquels il donne à peine de quoi ne pas mourir de faim et, pendant que ceux-ci travaillent, il reste tranquillement à la ville à ne rien faire. Au bout de quelques années cette pièce de terre inutile est devenue un jardin et vaut cent fois plus qu'elle ne valait à l'origine. Les fils du propriétaire, qui hériteront de cette fortuné, diront, eux aussi, qu'ils jouissent du fruit du travail de leur père, et les fils de ceux qui ont réellement travaillé et souffert continueront à travailler et à souffrir. Que vous en semble?

Jacques: Mais... si vraiment, comme tu dis, le monde a toujours été ainsi, il n'y a rien à faire, et les patrons n'y peuvent rien.

Pierre: Eh bien! je veux admettre tout ce qui est favorable aux messieurs. Supposons que les propriétaires soient tous les fils de gens qui ont travaillé et épargné, et les travailleurs tous fils d'hommes oisifs et dépensiers. Ce que je dis est évidemment absurde, vous le comprenez; mais quand bien même les choses seraient réellement ainsi, est-ce qu'il y aurait la moindre justice dans l'organisation sociale actuelle? Si vous travaillez et que je sois un fainéant, il est juste que je sois puni, de ma paresse, mais ce n'est pas une raison pour que mes fils, qui seront peut-être de braves travailleurs doivent se tuer de fatigue et crever de faim pour maintenir vos fils dans l'oisiveté et dans l'abondance.

Jacques: Tout cela est très beau et je n'y contredis pas, mais enfin les messieurs ont la fortune, et à la fin du compte, nous devons les remercier parce que sans eux, on ne pourrait pas vivre.

Pierre: S'ils ont la fortune, c'est qu'ils l'ont prise de force et l'ont augmentée en prenant le fruit du travail des autres. Mais ils peuvent la perdre de la même manière qu'ils l'ont acquise. Jusqu'ici, dans ce monde, les hommes se sont fait la guerre les uns aux autres; ils ont cherché à s'enlever mutuellement le pain de la bouche et chacun d'eux s'est estimé heureux s'il a pu soumettre son semblable et s'en servir comme d'une bête de somme. Mais il est temps de mettre un terme à cette situation. A se faire la guerre on ne gagne rien, et l'homme n'a récolté de tout cela que la misère, l'esclavage, le crime, la prostitution et, de temps à autre, de ces saignées qui s'appellent guerres et révolutions. S'ils voulaient, au contraire, se mettre d'accord, s'aimer et s'aider les uns les autres, on ne verrait plus ces malheurs; il n'y aurait plus

de gens qui possèdent beaucoup pendant que d'autres n'ont rien, et l'on ferait en sorte que tous soient aussi bien que possible.

Je sais bien que les riches, qui se sont habitués à commander et à vivre sans travailler, ne veulent pas entendre parler d'un changement de système. Nous agissons en conséquence. S'ils veulent enfin comprendre qu'il ne doit plus y avoir de haine et d'inégalité entre les hommes et que tous doivent travailler, tant mieux; si, au contraire, ils prétendent continuer à jouir des fruits de leurs violences et des vols commis par eux ou par leurs pères, alors, tant pis pour eux: ils ont pris par force tout ce qu'ils possèdent; par la force aussi, nous le leur enlèverons. Si les pauvres savent s'entendre, ils sont les plus forts.

Jacques: Mais alors, quand il n'y aura plus de messieurs, comment fera-t-on pour vivre? Qui donnera à travailler?

Pierre: Quelle question! Mais vous voyez tous les jours comment cela se passe: c'est vous qui piochez, semez et fauchez, c'est vous qui battez le grain et le portez dans le grenier, c'est vous qui faites le vin, l'huile et le fromage, et vous me demandez comment on fera pour vivre sans les messieurs? Demandez-moi plutôt comment les messieurs feraient pour vivre si nous n'étions pas là, nous, pauvres imbéciles, travailleurs de la campagne et de la ville, qui peinons à les nourrir et à les vêtir et qui leur laissons prendre nos filles afin qu'ils puissent se divertir.

Il y a un moment, vous vouliez remercier les patrons parce qu'ils vous font vivre. Vous ne comprenez donc pas que ce sont eux qui vivent de votre travail et que chaque morceau de pain qu'ils mangent est enlevé à vos enfants? que chaque cadeau qu'ils font à leurs femmes représente la misère, la faim, le froid, peut-être même la prostitution pour les vôtres?

Qu'est-ce que produisent les messieurs? Rien. Donc, tout ce qu'ils consomment est enlevé aux travailleurs.

Supposons que demain tous les ouvriers des champs disparaissent; il n'y aura plus personne pour travailler la terre et tout le monde mourra de faim. Que les cordonniers disparaissent, et on ne fera plus de souliers; que les maçons disparaissent on ne pourra plus faire de maisons, et ainsi de suite. Que chaque classe de travailleurs vienne à manquer l'une après l'autre, avec elle disparaîtra une branche de la production et l'homme devra se priver des objets utiles ou nécessaires.

Mais quel préjudice ressentirait-on de la disparition des messieurs? Ce serait comme si disparaissaient les sauterelles.

Jacques: Oui, c'est bien nous, en effet, qui produisons tout; mais comment ferai-je, moi, pour produire du blé si je n'ai ni terre, ni animaux, ni semence? Crois-moi, il n'y a pas moyen de faire autrement; il faut nécessairement la dépendance des patrons.

Pierre: Voyons, Jacques, est-ce que nous nous comprenons, oui ou non? Il me semble vous avoir déjà dit qu'il faut enlever aux maîtres ce qui sert à travailler et à vivre: la terre, les outils, les semences, tout. Je le sais bien, moi: tant que la terre et les instruments de travail appartiendront aux maîtres, le travailleur devra être toujours un sujet et ne récoltera qu'esclavage et misère. C'est pourquoi, retenez bien ceci, la première chose à faire, c'est d'enlever la propriété aux bourgeois; sans cela, le monde ne pourra jamais s'améliorer.

Jacques: Tu as raison, tu l'avais déjà dit. Mais, que veux-tu, ce sont pour moi des choses si nouvelles que je m'y perds...
